

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAYAUD, MILON, et M^{me}
NIVERLET, libraires ;
A PARIS,
A l'Office de Publicité Départementale et
Etrangère, HAVAS-LAFFITE-BULLIER et C^{ie},
rue de la Banque, 20. et à la Publicité Dépar-
tementale, Isid. FONTAINE, rue de Trévise, 22.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 5 novembre.)

Départs de Saumur pour Nantes.
7 heures 49 minut. soir, Omnibus.
3 — 52 — — Express.
3 — 27 — — matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
Départ de Saumur pour Angers.
1 heure 02 minutes soir, Mixte.

Départs de Saumur pour Paris.
9 heures 50 minut. mat. Express.
11 — 49 — — matin, Omnibus.
6 — 23 — — soir, Omnibus.
9 — 28 — — Poste.
Départ de Saumur pour Tours.
3 heures 02 minut. matin, March.-Mixte.
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.
Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50
L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Le débat sur la situation de la ville de Naples a continué dans le parlement italien, M. de Cavour a répondu aux députés Massari, Paternostro, etc.

Sans doute, dit le ministre, il existe des inconvénients dans l'administration napolitaine, mais on les a fort exagérés; quant à ceux qui existent réellement, on va y apporter un prompt remède.

D'abord le gouvernement va augmenter les forces militaires dans les provinces méridionales afin de maintenir la sécurité publique. Puis on va s'occuper de l'armement de la garde nationale. En ce qui concerne les accusations formulées contre certains fonctionnaires publics, le ministre les déclare calomnieuses, et il réfute d'autres points contenus dans l'argumentation de M. Massari.

En Sicile, le lieutenant sera remplacé sur sa demande.

La discussion a porté ensuite sur les travaux publics et en particulier sur certains contrats ou concessions de chemins de fer signés par le ministre des travaux publics.

Le ministre de ce département donne des explications qui provoquent une discussion assez vive dont la continuation est remise au lendemain.

Le général La Marmora est arrivé à Turin et a été reçu par le roi. (Le Pays.)

On écrit de Varsovie, que, sur la demande du prince Gortschakoff, la délégation municipale a été réduite au nombre de douze membres. Les séances de la délégation, ainsi organisée, auront lieu à l'Hôtel-de-Ville jusqu'à ce que le conseil municipal entre en fonctions.

Il n'y a point d'autres nouvelles de Varsovie, non plus que de Kalisch, où tout doit être rentré dans l'ordre.

Il en est à peu près de même d'Agram, où, à cela près d'une sorte de revanche des soldats qui ont voulu arracher d'une maison les armes du pays comme on avait fait de l'aigle impériale, on n'a pas eu de conflit à déplorer.

On nous écrit de Varsovie que deux correspondants d'un journal de Bruxelles viennent d'être expulsés pour avoir envoyé des correspondances hostiles aux Polonais.

Le prince Gortschakoff poursuit, sans se laisser détourner par aucun obstacle, son système de conciliation à l'égard des Polonais.

Voulant que la garde de la ville soit confiée exclusivement à des Polonais, le prince a ordonné que la garde municipale, qui est aujourd'hui de 500 hommes, soit portée à 2,000. (Le Pays.)

On mande de la frontière de Pologne, le 3 avril : Les troubles continuent à Kalisch. Au directeur de la douane de Szckypiorno la foule a fait un charivari et a brisé ses fenêtres. On dit que l'ordre est arrivé de s'opposer par les armes à la continuation des troubles.

La publication du manifeste et de la première allocution du prince Gortschakoff qui a eu lieu aujourd'hui à Varsovie, a produit une vive agitation.

La population est convenue de porter le grand deuil; de plus, les personnes qui avaient pris des cartes de constable les ont rendues à l'autorité supérieure, et un grand nombre de membres de la délégation voulaient résigner leurs fonctions.

Mais le comte Wirloqolski ayant fait au prince-lieutenant des représentations chaleureuses sur la situation, le prince prononça une seconde allocution qui calma les esprits. Comme ce mouvement menace de se propager d'ici à 24 heures, le prince-lieutenant a pris des mesures pour parer à toutes les éventualités. — Havas.

M. le comte d'Apponyi a ouvert à Pesth la curie et a annoncé que les résolutions de la conférence judiciaire, sanctionnées en partie, seront soumises à la diète, qui leur donnera une valeur légale.

Le discours prononcé par le comte à cette occasion, et dans lequel il signalait la bienveillance de l'empereur, a été vivement applaudi.

La diète doit s'ouvrir à Bude samedi 6, ainsi que l'ont déjà annoncé des télégrammes de Vienne. Elle pourra être, dit une dépêche datée de Pesth, immédiatement transportée dans cette ville, et l'on s'ar-

rétera probablement à cette combinaison, qui aurait pour objet d'accorder la résolution des gouvernements avec les vœux exprimés par les Hongrois.

M. Deak maintient l'ultimatum qu'il a posé au gouvernement autrichien. On croit que, poussé par ce personnage politique dont l'influence est incontestable en Hongrie, le parti démocratique déclarera cette province royaume indépendant, ne reconnaissant d'autre lien avec l'empire que celui de la royauté établie à Pesth.

L'Ost Deutsche Post donne, relativement à la crise ministérielle de Vienne, des explications desquelles il résulte que, bien que l'origine de cette crise vienne des décisions prises en l'absence des ministres allemands relativement à la Transylvanie, le conflit n'aurait éclaté complètement que par suite des propositions du comte d'Apponyi sur les résolutions curiales. (Le Pays.)

Le cours forcé du papier-monnaie autrichien, en Vénétie, a été aboli.

Les prochains coupons de l'emprunt national seront payés en argent. — Havas.

Le gouvernement de la Porte s'est décidé à prendre une mesure vigoureuse contre les Monténégrins; il a ordonné le blocus des côtes du Montenegro. Omer pacha sera probablement nommé commandant du corps d'armée de l'Herzégovine et de la Bosnie. (Le Pays.)

De nouvelles lettres de Constantinople répètent que la division navale turque ne peut embarquer de charbon, le commerce refusant de lui en céder à crédit. Elles confirment aussi l'échec de l'emprunt anglais et une création de papier-monnaie. Les commissaires du précédent emprunt anglais protestent.

Les Albanais sollicitent l'autorisation d'opérer des razzias contre le Montenegro. Kabouli pacha a pour mission d'apaiser l'Herzégovine. — Havas.

On annonce que l'Angleterre envoie aux îles Ioniennes une division navale de renfort, sous le commandement du contre-amiral Mundy, le même

FEUILLETON

LES COUREURS D'AVENTURES.

L'AVENTURIER.

QUATRIÈME PARTIE.

(Suite.)

Braz continuait à croire que Georges avait gain de cause. Le ci-devant incroyable, plein de confiance, avait rallumé le cigare; l'enquête dégénérait en causerie. L'enseigne, continuant son jeu, obtint sur la marine et sur les côtes de Mozambique une foule d'affirmations plus fausses les unes que les autres.

— Assez! interrompit tout-à-coup le lieutenant de vaisseau, continuons sérieusement une affaire sérieuse. Tant que j'ai questionné, — monsieur, fort de ses renseignements, a convenablement répondu; mais depuis que mon jeune collègue le fait jaser, il ne dit que d'insignes sottises!...

— Nous attestons et proclamons hautement que monsieur n'a jamais visité Lisbonne, qu'il n'a jamais navigué dans le canal de Mozambique, et que, loin d'être excellent marin, il n'a de sa vie commandé le quart. Dans sa biographie est un tissu de mensonges; et les présomptions les plus fortes nous portent à croire que le véritable dom Rodolfo, comte de Moëlho, est celui qui a péri assassiné près la bastide Roland.

— Braz! mon cher fils! dit à ces mots Georges Barzien, ne croyez rien de ce qu'ils osent dire. Pouvez-vous ajouter foi aux décisions des amis de Paul et d'Albert, qui ont essayé de vous tuer et notre perte à tous deux? Ces messieurs, qui prétendent nous ravir Olyntha et son héritage, continuent évidemment l'œuvre du soi-disant comte des Molleux...

Les deux officiers de marine allaient protester avec indignation.

Braz, coupant la parole à Georges, les prévint, et, d'un ton solennel :

— Messieurs, vous avez eu la bonté de vous charger d'une mission pénible; recevez mes remerciements d'abord, et ensuite mes excuses pour les insolents propos de cet homme... Tout n'est pas achevé néanmoins. — Veuillez être témoins du reste de l'interrogatoire. Ce que je viens de voir et d'entendre m'ouvre l'esprit!...

S'adressant alors à Georges :

— Il est des détails qui ne s'effacent jamais de la mémoire. Quand tu as épousé ma mère, dis : quel était son costume? quel était le tien? à quelle heure eut lieu la cérémonie? quel temps faisait-il? qui fut invité à la fête? comment se passa-t-elle? Monsieur d'Herbilliers va prendre note de tes réponses... — Ensuite, nous interrogerons séparément les principaux serviteurs de cette maison... Esclaves, ils n'auraient jamais osé dire que tu n'es point dom Rodolfo; esclaves, ils auraient peur de déguiser

la vérité sur le moindre de ces détails...

Georges Barzien répondit avec égarement.

— Braz! vous aussi voulez me perdre... J'ai oublié ce que vous me demandez!... Du reste, laissez-moi : je suis fatigué... Je souffre!...

— Tu ne sortiras pas de cette salle avant que j'aie la preuve de tous tes crimes!... dit Braz en proie lui-même aux plus horribles tourments. — Jusqu'ici, messieurs, je n'ai point voulu permettre qu'une voix étrangère se fit entendre, jusqu'ici je conservais un reste d'espoir... mais à présent, confondez les coupables, je le veux!... Achevez de me prouver à moi, que croyant assouvir une vengeance sacrée, je poignardais un innocent!... Vous reconnaîtrez du moins que, victime autant que Rodolfo lui-même, je n'ai rien négligé pour le triomphe d'une vérité funeste... Messieurs Roland et d'Herbilliers, j'ai facilité votre tâche; j'ai autorisé ma sœur à passer quinze jours chez sa marraine, et à se concerter avec vous; les esclaves retrouvées par les soins de dona Mercedes sont affranchies et peuvent parler sans crainte. Elles sont arrivées pendant le souper. Qu'elles entrent!...

Calisto, Jonsinha, Moamma et Jennim furent introduites successivement.

Toutes quatre attestèrent que dona Jacinta la comtesse de Moëlho avait reconnu en leur présence pour son époux légitime, pour le véritable père de sa fille, le cavalier pauliste qui enleva Olyntha dans l'avenue Mercedes.

qui commandait l'escadre anglaise devant Gaète et à Naples.

(Le Pays.)

LES ILES IONIENNES.

Chaque peuple, quelle que soit son importance politique, veut aujourd'hui se gouverner lui-même.

L'Italie a donné l'élan, et l'appui que lui a prêté l'Angleterre menace de devenir embarrassant pour l'Angleterre elle-même. On comprend que nous voulons parler des îles Ioniennes.

Cette question n'est pas nouvelle.

A différentes époques Corfou a voulu se soustraire au protectorat de la Grande-Bretagne et substituer à ce patronage onéreux, l'annexion au royaume de Grèce.

Aujourd'hui la chambre des lords et le parlement des îles Ioniennes se préoccupant en même temps de ce mouvement national, il faut faire connaître en peu de mots la situation des esprits tant dans la colonie que dans la métropole.

Le parlement ionien réuni, aux termes de la constitution, le 1^{er} mars, a été ouvert par un discours du lord commissaire supérieur.

Le projet d'adresse, en réponse à ce qu'on peut appeler le discours de la couronne, constatait hardiment que la misère du peuple était arrivée à son point suprême; que l'origine de ces maux remontait aux traités de 1815, qui donnèrent au protectorat des proportions dictatoriales; qu'il est résulté de la substitution du despotisme à la liberté la ruine des finances, des obstacles au progrès et un système vicieux d'éducation; qu'enfin tout espoir de salut est perdu pour le pays sans l'union immédiate avec la Grèce.

Le parlement alla plus loin encore: un de ses membres les plus influents, M. Pacomis, proposa de soumettre la question au peuple, qui déclarerait sa volonté par la voie du suffrage universel.

Un autre député demanda à son tour un appel aux Ioniens, aux gouvernements étrangers et aux philanthropes de l'Europe chrétienne.

De ces propositions ardentes à l'insurrection il n'y avait qu'un pas; le lord-commissaire sir Henry Storks, dans un louable esprit de conciliation, rappela d'abord par un message le parlement ionien au respect de la constitution, et, sur le refus des meneurs, prononça la prorogation de l'assemblée.

On comprend le retentissement que devaient nécessairement avoir ces débats sous les voûtes de Westminster. Lord Normanby se prononça pour une répression énergique de toute tentative « qui serait de nature à soustraire les îles Ioniennes au protectorat de l'Angleterre. »

Le duc de Newcastle ajouta que lord John Russell, en déclarant dans une dépêche célèbre « que les peuples pouvaient à leur gré changer de gouvernement et de dynastie, » n'entendait pas parler (c'est au moins naïf) des populations soumises à la Grande-Bretagne, et la chambre tout entière, malgré quelques timides objections, partageant l'avis du ministère, approuva la conduite du lord haut-commissaire et traita de menées démagogiques ce que les Ioniens appelaient un mouvement national.

Sans doute l'agitation de ce petit groupe d'îles est sans danger pour la paix du monde; mais tout se tient dans l'inexorable logique des principes po-

litiques, et la nationalité des Ioniens, moins importante que celle des Magyars, n'en est pas moins respectable à nos yeux.

Ce que nous voudrions surtout, c'est que l'Angleterre, dont nous admirons les plus grandes institutions, mit un peu plus souvent ses actes d'accord avec ses paroles et que, en donnant noblement — quoique à peu de frais — l'Italie aux Italiens, elle ne refusât pas la Grèce aux Hellènes. — Camille de la Boullie. (Le Pays.)

Le Corps-Législatif a adopté mercredi, après une discussion animée et approfondie, et à l'unanimité des votants, le projet de loi portant modification de l'art. 29 de la loi du 17 avril 1832 sur la contrainte par corps.

On sait que le projet actuel, qui ne porte que sur un seul article de la législation relative à la contrainte par corps, a pour objet de fixer, à partir d'un mois après la promulgation de la loi, la somme destinée aux aliments des détenus pour dettes au chiffre de 45 fr. pour Paris, de 40 fr. pour les villes de cent mille âmes et au-dessus, et de 35 fr. dans les autres villes, pour chaque période de trente jours.

(Le Pays.)

FAITS DIVERS.

Par décret impérial en date du 2 avril, le général de division comte d'Ornano (Philippe-Antoine), gouverneur de l'hôtel impérial des Invalides, est élevé à la dignité de maréchal de France.

S. M. l'Empereur a passé en revue jeudi, à deux heures, dans les cours du Carrousel et des Tuileries, les troupes de la 1^{re} division d'infanterie et de la brigade de cavalerie légère de l'armée de Paris.

La division Ladmiraull, composée entièrement de troupes qui ont fait la campagne d'Italie et représentant les quatre corps qui ont glorieusement combattu à Magenta et à Solferino, portait la nouvelle tenue: l'habit-tunique, le pantalon large arrêté à mi-jambe, les jambières en peau de mouton fauve, les gêtres de toile blanche et le schako de cuir.

On a pu juger que l'uniforme adopté pour l'infanterie présente en masse une belle ordonnance.

La revue a été favorisée par le temps et s'est terminée à trois heures.

On parle de modifications à la petite tenue de la garde impériale. On substituerait au schako-claque le tricorne dans la forme Louis XV.

On écrit de Toulon que l'escadre d'évolutions complète ses vivres et fait ses préparatifs d'appareillage. La division de l'amiral Paris, forte de quatre vaisseaux et d'une frégate, ira immédiatement dans les eaux de la Syrie, où les Anglais ont renforcé leur station.

Une dépêche de Rome annonce que le Saint-Père aurait eu, le 2 de ce mois, un évanouissement pendant l'office, à la chapelle Sixtine. Les secours les plus pressés lui ont été prodigués, et on a reconnu que cette indisposition ne présentait aucune espèce de gravité.

L'intérêt véritable que mérite, suivant nous, toute question relative à l'alimentation publique,

nous engage à reproduire les observations suivantes, que nous venons de recevoir de la Compagnie Coloniale. Si nous les avons accueillies avec confiance, et si nous les insérons dans notre journal, c'est à cause de la haute réputation que cet établissement hors ligne s'est acquise dans sa spécialité:

« La persistance avec laquelle quelques fabricants de chocolat annoncent tous les jours une baisse de prix basée, disent-ils, sur la diminution des droits de douane, fait peser sur les fabricants consciencieux, qui ne diminuent pas leurs prix, un blâme très-grave, s'il était fondé; car c'est dire que ceux qui maintiennent les prix anciens veulent faire tourner à leur profit exclusif toute la diminution des droits de douane.

« C'est donc un devoir pour la Compagnie Coloniale de rompre le silence pour déclarer que cette prétendue baisse est logiquement impossible et qu'aucune diminution n'est aujourd'hui praticable qu'au détriment de la qualité du produit; le fait est tellement clair qu'il suffira de peu de mots pour le démontrer de la manière la plus évidente.

« Les droits de douane sur les sucres et sur les cacao sont abaissés, ceci est incontestable, et nous applaudissons, comme tout le monde, à cette mesure sagement populaire du gouvernement, qui tend à favoriser le bien-être des masses; mais cette mesure a-t-elle permis aux fabricants de diminuer le prix des chocolats?

« Nous n'hésitons pas à répondre non, et nous le démontrons.

« Par une coïncidence fâcheuse, en même temps que les droits étaient diminués, les cacao de toutes les provenances étaient en voie de hausse, et l'augmentation ne fait que progresser depuis cette époque. Cette hausse, d'ailleurs, authentiquement établie par les cotes officielles de tous les ports français et étrangers, par exemple, qui entrent pour une portion si notable dans la fabrication du chocolat, que l'augmentation réelle est de plus de 30 0/0.

« Enfin, et en résumé, la diminution des droits de douane est tellement loin de compenser la hausse des prix qui frappe les cacao, que le fabricant consciencieux qui n'augmente pas ses chocolats, tout en maintenant leur qualité, s'impose un véritable sacrifice.

« Puisque nous avons été forcés d'en venir à ces explications, nous allons répondre en même temps à quelques observations déjà anciennes que nous n'avions jamais pris la peine de réfuter.

« On n'a pas manqué et on ne manque pas de dire: Les chocolats de la Compagnie Coloniale sont excellents, mais ils sont d'un prix élevé. Nous sommes loin de le nier; nous avouons même que, pour un aliment aussi important au point de vue de l'hygiène, la question de prix n'a jamais été, à nos yeux, qu'une affaire secondaire. Le but principal de la Compagnie Coloniale, nous pourrions même dire son but unique, a été d'arriver à la perfection, et pour y parvenir elle ne s'est jamais laissée arrêter par les difficultés ou les dépenses qu'entraîne toujours une fabrication de produits supérieurs.

« Comme les prix ne peuvent jamais être déterminés que relativement et par comparaison, la Compagnie Coloniale ne demande qu'une chose: c'est que l'on compare ses produits avec ceux de toutes les autres fabriques; et si, à prix égal, ses chocolats sont,

Calisto, la plus âgée, ajouta qu'elle avait vu Georges étouffer la comtesse:

— Je demande à être régulièrement conduit devant la justice! dit Georges à la fin.

Braz haussa les épaules en ricanant d'un air sinistre.

Puis il sonna.

Le majordome et tous les serviteurs entrèrent.

— Messieurs les Français, dit Braz d'un ton courtois et fier, mais avec un accent qui fit frémir Paul et Albert eux-mêmes: — justice sera faite des deux coupables... n'en doutez pas! Je le jure par la mémoire bénie de ma mère! par la mémoire maudite du marquis de San-Pedro mon oncle!... par la mémoire du père d'Olyntha do Moëlho!... Mais ce qui reste à faire me regarde seul!... Vous êtes chez vous, messieurs, dans la maison de ma sœur Olyntha!... Allez donc goûter en paix le sommeil que ne connaîtront plus mes paupières...

— Monsieur le marquis, s'écrièrent à la fois Paul et Albert, grâce pour vous-même!...

CHAPITRE V.

Le carrosse de dom Fabiano Estrelhos e Tamarão s'arrêtait devant le perron de l'engenho. Le marquis Braz de San-Pedro, entouré de ses principaux serviteurs, reçut avec tous les honneurs d'usage dom Fabiano, la dame Estrelhos, Baldo, Carlos, et enfin la triste Isabel, parée du riche costume des fiançailles.

Cette fois, ils n'avaient aucune mésaventure à craindre!... La lettre de Braz était formelle; le tabellion-juré de Sant-Amaro leur avait communiqué la minute des actes de cession et de mariage grassement payés d'avance par le jeune et généreux marquis. — A leur arrivée, pourtant, ils furent surpris de ne point voir dom Rodolfo dans la grande salle où se trouvaient déjà quelques-uns des invités.

Olyntha et les quatre Français ignoraient absolument les desseins de Braz; ils s'entretenaient à demi-voix; ils redoutaient une catastrophe qu'Albert et Paul promettaient de conjurer par tous les moyens en leur pouvoir:

— Vous ne sauriez vivre plus longtemps avec votre frère, disait Paul d'Herbilliers à la jeune fille; il vous laissera revenir en France où vous trouverez une seconde mère dans la personne de mademoiselle Thérèse.

Cependant tous les invités étaient présents, le tabellion avait posé les deux contrats sur la table. Les Pereira; les Manolhaens, les Villaforte chuchotaient: — Où donc était le futur époux?

Braz dit tout à coup à haute voix:

— J'en demande bien pardon à ces dames et demoiselles, mais nous allons les laisser seules pendant quelques minutes. Messieurs et amis, seriez-vous assez bons pour m'accompagner à la recherche du comte do Moëlho?

Malgré ce qu'avait d'inusité une pareille proposition, chacun obéit.

Olyntha, tremblante, jeta un dernier regard aux Français, puis elle leva les yeux au ciel en murmurant une ardente prière de salut.

Le jeune marquis, pâle, sombre, le front haut, les yeux étincelants, se mit à la tête de ses hôtes.

— Par ici, seigneurs! par ici! dit-il en brandissant sa cravache. Oh! je sais parfaitement où trouver le comte do Moëlho!...

Les Estrelhos commençaient à concevoir de vagues inquiétudes. San-Pedro se proposait de les mystifier une seconde fois, pour les punir de leurs relations passées avec Moëlho... Dom Fabiano, Baldo et Carlos, suivaient de près le jeune marquis.

Les invités n'avaient pas rencontré un seul esclave dans les champs de canne, ils n'en virent pas un seul dans les cours, dans les angars ni dans le petit bois que Braz leur fit traverser. On gravit une colline couverte d'épais taillis, au bas de laquelle s'étendait une clairière entourée de grands arbres.

Un spectacle étrange frappa soudain les regards.

Les six cents esclaves de la plantation, hommes, femmes, enfants, formaient un vaste cercle, au milieu duquel on avait disposé un petit échafaudage recouvert d'une toile, et que semblaient garder quatre commandeurs armés de fouets.

— Qu'est ceci? demanda dom Fabiano Estrelhos e Tamarão.

